

Lucie Mayrand

LA BÛCHERONNE À SON
PÈRE

novella



www.luciemayrand.com

© Lucie Mayrand, 2010

Dépôt légal - novembre 2021
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque et Archives Canada

ISBN : 978-2-9820455-2-1

À Pierre et Élizabeth.

L'un fait constamment preuve d'une patience hors du réel.

*L'autre a semé une graine de possibilité, m'a encouragée encore et encore,
a brassé ma cage comme j'allais, à l'échéance, tout jeter à la poubelle.*

Chapitre un

Une dizaine de personnes consultent le babillard. Ils se connaissent. Tous dans la vingtaine un peu avancée. Puisqu'ils cachent le tableau d'affiche presque en entier, je m'assois à l'écart. J'ai apporté un roman de poche. Au bureau de l'emploi comme chez le médecin ou le dentiste, rien ne sert de s'impatienter.

*

Le petit carton, je me permets de le déplacer. En m'approchant, je peux mieux lire celui qu'il dissimulait juste en dessous. Ministère des Ressources de l'Ontario recherche planteurs de la mi-mai au 23 juin. Aucune expérience requise. Génial! La durée de ce travail me convient tout à fait. Il comblerait à merveille l'espace de temps mort entre la fin de mes cours à l'université en avril et mon retour assuré à la buanderie du centre hospitalier qui est prévu au lendemain de la Saint-Jean-Baptiste.

Planteuse. Pourquoi pas? Il n'existe pas de sot métier, surtout quand on a besoin d'argent. Comme j'ai hâte d'amorcer ma véritable carrière! D'ici un an, mon baccalauréat et mon permis d'enseigner, je les aurai en main propre. En attendant, cet autre emploi d'été semble plutôt romantique, en pleine nature, en plus. Pourquoi ne pas en profiter? Et puis, planter des petits arbres ne doit pas être bien sorcier. C'est décidé. Il me faut plus de détails.

De la personne-ressource qui me reçoit, j'apprends que l'on recrute des ouvriers de La Sarre et des alentours parce que c'est pratique. Tout simplement. Ici, on est à proximité des plantations du nord de l'Ontario. Ce vieil agent de placement, un employé du gouvernement depuis sûrement

des lustres au teint pareil à ses tempes grisonnantes, paraît accablé par mon enthousiasme juvénile que je dissimule mal quand je suis nerveuse. Je tiens à faire bonne impression. Grand bien me fasse! Sur un ton sec, il ne se prive pas de me reprocher que pour une fille de la place, il n'est pas normal que je ne sois pas au courant de cette façon de procéder qui ne date pas d'hier. Comment m'empêcher de me sentir un peu sotte? Je dois pourtant lui donner raison de n'avoir pas remarqué le lien évident. Mon propre père nous a souvent parlé des chantiers forestiers de sa jeunesse. Il allait régulièrement bûcher plus loin dans le secteur d'Iroquois Falls à une centaine de milles de chez nous.

*

Dès le lundi suivant, la sonnerie du téléphone retentit dans la garçonnière où je loge à Rouyn. C'est mon père. Ce doit être important puisque c'est la première fois qu'il m'appelle.

Il n'est même jamais venu ici. Pas besoin. J'ai pu mettre ce dont j'avais besoin dans une seconde valise dans la soute à bagages de l'autobus Voyageur. Mon petit logis est abordable et j'y suis bien. En plus, il a pignon sur rue sur l'avenue du Cuivre en face des installations temporaires de l'Université du Québec. Une université en Abitibi, c'est tout nouveau. J'ai une vue imprenable de mes locaux de classes, les grosses roulottes beiges derrière le cégep.

J'étais en train de terminer un dernier ménage avant mon départ. Je vais m'absenter tout l'été après tout. Le propriétaire accepte la moitié du montant du loyer mensuel pour ces trois mois et demi jusqu'à mon retour en septembre. «Y sera pas dit que je fais pas ma part pour aider la jeunesse!» Je n'aime pas beaucoup le clin d'œil qu'il me lance, mais l'arrangement me convient parfaitement.

Papa m'aborde maladroitement en expédiant les formules de politesse. Il est pressé, nerveux même, de me transmettre avec exactitude le message que le centre d'emploi lui a confié quelques heures plus tôt au début de l'après-midi. J'allais comprendre un peu plus tard que ce qui m'arrive réveille en lui des souvenirs impérissables.

*

« Sign here. » Je déteste que l'on me bouscule, mais j'ai hâte de me trouver ailleurs qu'en face d'elle. Je ne prends pas le temps de lire toute la feuille de format légal avant d'apposer ma signature sur l'avant-dernière ligne, celle identifiée par un seul mot : *employé*. J'éprouve une fébrilité toute particulière. En plus de la possibilité de faire plus d'argent cet été, je vais expérimenter le bonheur du travail en forêt. Les paroles sorties tout droit de la bouche de mon père avant de raccrocher.

Une scène précise me revient tout de suite après. Nous sommes en famille. On part cueillir des bleuets, c'est la belle saison. Papa se met à raconter toutes sortes d'anecdotes de ses années de camps. Accroupis autour des buissons garnis de délicieux grelots, il nous faut redoubler de concentration pour demeurer attentifs au déroulement de ses aventures tout en remplissant proprement et soigneusement les cassots que l'on transvide dans les paniers de bois avant qu'ils ne soient trop pleins. Dans des moments comme celui-là, j'ai mon père en adoration. Il est tellement drôle et enjoué que ça n'a aucune importance si ses histoires sont réelles ou pas. Voilà qu'à présent, l'envie me prend, à moi aussi, d'affronter le vent, le soleil, les pluies battantes et même les nuées de moustiques qui nous forcent à garder la bouche bien fermée et les yeux plissés au maximum.

L'absence d'un possible « e » ajouté au mot employé sur mon contrat ne me surprend pas. Il y a encore bien peu de présence féminine dans le domaine forestier. Au moins, le texte est rédigé en français. Ou presque. La chose m'étonne tout de même. Les effets positifs de la nouvelle loi 101 fort probablement. À la main, on a rajouté les accents circonflexes, aigus et graves. Ces traits, plus foncés que le reste des caractères, attirent l'attention tant ils peuplent la page. Plein de mouches noires ! Mon sourire moqueur tout comme mes observations personnelles, cette fois, en fille bien élevée, je les garde pour moi.

Celle que je présume être la secrétaire, une Ontarienne à l'air blasé et au visage maigre et ridé comme du papier mis en boulette puis déchifonné, ne semble pas bilingue. En la voyant, je me fais automatiquement une tête quant aux prérequis pour occuper un poste dans la fonction publique canadienne. Sa ressemblance avec l'agent du centre d'emploi est frappante.

Armée du stylo qu'elle me tend, je vois que le mot chèque, au paragraphe numéro douze, est dépourvu de son « è ». Je hausse les épaules. Cette petite faute ne m'empêchera sûrement pas de recevoir ma paye. En lettres

attachées, mon nom a une allure sobre qui me satisfait chaque fois que je l'appose. Aussitôt, la secrétaire me sort de ma contemplation et fait pivoter le document sur sa table bien rangée, récupère son Bic et indique d'une main assurée la date du jour, *May 19/81*, juste au bout de la signature de la nouvelle engagée au reboisement que je suis devenue. Puis, elle disparaît dans une salle adjacente durant quelques minutes.

Lorsqu'elle réapparaît, elle me tend une copie officielle du contrat. Je comprends que le geste signifie que je peux disposer à présent. Je me lève de la lourde chaise de bois et salue la vieille dame en opinant de la tête et en murmurant un *thank you* timide. «*Lé bus partir the arena at five dou matine. Sharp! Vous commencer thursday morning. Joudii.*» Le message est on ne peut plus clair. Je, Émilie Boisclair fille d'Adrien le bûcheron, serai au poste jeudi matin comme un seul homme.

De retour à la maison, dans la chambre à coucher que je partage avec deux de mes petites sœurs, j'entreprends de le lire attentivement, ce fameux contrat de plantation. Mon temps est compté. Moins de deux jours devant moi. Il me reste bien des choses à préparer d'ici là. L'entête met en évidence toutes mes coordonnées personnelles de base, y compris le nom du projet : Kennings. Suit la liste détaillée des treize règles établies par le ministère de l'Ontario. Je m'y attaque.

Règle numéro un. *Les arbres seront maniés et plantés en conformité avec les procédures du ministère, de la façon prescrite par le contremaître.* Elle me renvoie à la seconde feuille que m'a remise la vieille dame. Huit articles concernant la plantation des arbres m'expliquent, entre autres, la méthode en «L». Si je saisis bien, en deux coups de pelle perpendiculaires, je devrais être capable de replier un coin de terre sur lui-même pour former une cavité. J'y dépose ensuite la pousse avec les racines debout. On insiste sur l'importance de prendre soin de chaque spécimen. Je dois m'assurer de ne laisser aucune racine à l'extérieur du sol. Après, il ne reste plus qu'à retirer la pelle, le coin de sol retombera à sa place et je n'aurai qu'à offrir une pression, à l'aide du talon, au pied du futur conifère. Je peux déjà l'imaginer mature, majestueux, pointant vers le ciel.

Ces renseignements me fascinent. Je visualise les micros emplacements appropriés ainsi que l'espacement nécessaire entre chaque plant. Obéir aux consignes données par le contremaître coule de source. Je passe rapidement les phrases de menace de congédiement en raison de mauvaise conduite ou

de destruction volontaire.

J'arrive au dernier point de cette page qui consiste en un autre avertissement, celui contre le secouage des petits arbres afin de ne pas endommager les poils radiculaires. Je laisse les feuilles sur mon lit où je suis installée, assise en indien, ma position privilégiée pour lire ou étudier. Dans l'étagère en planches de pin, je saisis mon Larousse, cadeau d'anniversaire pour mes dix-huit ans.

Radiculaire... se rapportant à la racine. Pas plus avancée, j'en déduis qu'il doit s'agir des petits poils fins sur chacune d'elle. Les poils radiculaires, en effet, doivent être assez fragiles.

Article numéro deux. *Les planteurs seront payés 4,7 ¢ par arbre.* Ces quatre sous l'unité demandent de s'y attarder. Même pas cinq. Combien d'arbres devrai-je planter par semaine pour rejoindre le salaire minimum de 3,85 \$ l'heure? Je verrai à ces considérations plus tard. Pour le moment, le temps file. Il me faut passer au règlement numéro trois.

À chaque période de paye, vous recevrez automatiquement votre 4 %. Les trois autres points continuent dans la même veine. Ils veillent à prévenir que le travail mal fait ne sera pas rémunéré. Si 75 % de la qualité est obtenue sur 1000 arbres, le salaire diminuera en conséquence, point final.

Enfin, me voilà rendue aux deux règles sur l'habillement et l'équipement que j'ai hâte de connaître. On me fournira le chapeau et les lunettes de sécurité. On exige ma signature afin de s'assurer du retour de ce matériel à la fin du contrat. L'écran solaire ainsi que le chasse-moustique sont aux frais de l'employé. On recommande d'être chaussé adéquatement. Des bottes de travail? En trouver à ma taille dans la grande boîte de bananes Dole sous l'escalier au sous-sol relèvera du miracle. Je songe à mes quelques économies. Je suis prête à acheter ma propre paire s'il le faut.

La lecture du français raboteux commence à m'écorcher la vue. Enfin, dans le dernier article, on parle de la *Workmen's compensation*. Je prends simplement en note que tout accident de travail doit être déclaré sur-le-champ au contremaître.

Le cadran m'indique qu'il me reste tout juste le temps d'aller voir dans la grande boîte si je peux trouver chaussure à mon pied, avant le retour de papa.

Il est parti faire du bénévolat à la coopérative alimentaire. Quelque chose me dit que je devrai le supplier de m'accompagner au Surplus du Nord. C'est le seul magasin en ville offrant des vêtements et de l'équipement spécifiques aux travailleurs. Pour devenir un reboiseur digne de ce nom, j'ai besoin d'autre chose que les vieilles bottes en caoutchouc noir à la semelle rougeaude déjà pas mal usées par mes frères.

Il arrive enfin. Je m'empresse de l'aider avec les boîtes d'épicerie qu'il rapporte immanquablement. Comme chaque membre de la coop, il bénéficie de prix réduits, pourvu qu'il donne de son temps pour vider les caisses et placer leur contenu sur les étalages. Il revient aussi avec des conserves bossées ou sans étiquette et avec des fruits et légumes flétris laissés à prix réduit. Famille nombreuse oblige, pas question de rechigner. En plus, il y a la grève chez Normick Perron qui perdure. Mais, papa répète en riant qu'il est expérimenté dans l'art de tirer le diable par la queue. Il a été ouvrier forestier après tout ! Ce n'est que depuis mille neuf cent soixante-six que nous demeurons en ville.

Ma demande l'agace. « Ta mère et moi, on arrive ben juste dans notre budget ce mois-ci. » Mais, je ne suis pas dupe. Il regrette ses paroles. En son for intérieur, il peste contre la maudite grève, lui qui est contre depuis le début.

— J'ai assez d'argent pour me les payer, papa. Mais, sans toi, je ne saurai pas lesquelles prendre. Et je commence de bonne heure jeudi matin. Dis oui, s'il te plaît.

— Hum... Il va te falloir des bottillons de cuir. Tu vas marcher pas mal en terrain accidenté... hum...

Le temps d'une petite fraction de seconde, j'ai l'impression qu'il caresse l'idée de me dissuader de garder cet emploi. Il y a des choses dont je ne suis pas au courant et qu'il tait volontairement.

Je le sais bien que le conflit de travail complique la donne. Certains employés de l'usine de sciage, de jeunes hommes nouvellement mariés pour la plupart, encouragent leurs femmes à les aider à joindre les deux bouts en s'enrôlant elles aussi pour devenir planteuses d'arbres. Elles faisaient partie du lot au bureau de placement. Difficile d'éviter de les entendre discuter.

Le représentant syndical de l'usine y est allé de promesses pour que

ces dernières puissent profiter d'un certain favoritisme. Ces jeunes couples sont, pour la plupart, pris à la gorge par de grosses hypothèques et divers emprunts, tous contractés pour se payer une vie à deux idyllique dès le départ. Leur liberté, celle qu'ils imaginent s'offrir, appartient carrément à leur institution financière. C'est la nouvelle mode, vendue à plein écran de télévision. Au travers des conversations, j'ai cru aussi comprendre que le ministère ontarien engage bien du personnel en surplus, certain que plusieurs *jumperont*, comme il dit, dès la première semaine. Ce boulot ne s'annonce peut-être pas de tout repos.

Chapitre deux

Devant mon insistance, mon père et moi prenons place à bord du vieux Plymouth Satellite. Je ne pense qu'à une chose : me trouver de bonnes chaussures. Il ne nous reste plus qu'une heure avant la fermeture des magasins. Je suis fébrile pour de simples bottillons!

Avec un plaisir nouveau ce soir-là, je savoure le temps que je passe en compagnie de mon père. Déjà que grâce à lui, j'ai pu mettre la main sur de bonnes bottes, miraculeusement à prix réduit en plus. Tout de suite après le souper, au sous-sol, nous fouillons dans diverses caisses de rangement, à la recherche d'une partie du reste de l'équipement dont j'aurai besoin : sac à dos, boîte à lunch, gants de travail.

Du fond d'un vétuste coffre en bois de toute évidence fait à la main et peint turquoise, papa retire sa collection personnelle de casques durs qu'il a portés dans le temps pour la compagnie qu'il a toujours appelée L'Abitibi. Parmi ceux-ci, il s'en trouve un brun foncé, très rond, au rebord retroussé. Je m'en affuble et monte à la cuisine en courant et en rigolant comme lorsque j'étais gamine. Le défilé loufoque que j'offre à ma famille provoque le fou rire général. Il y a de quoi. Ce couvre-chef semble sorti tout droit de la guerre de Cent Ans!

Pendant qu'Adrien Boisclair accorde à sa fille le temps de s'amuser et de se défouler un peu, je ne remarque pas que lui, subtilement, dissimule ses craintes. Il espère qu'un moment opportun se présentera pour me mettre en garde. Selon lui, j'ai beau être majeure, je suis bien loin d'imaginer le côté sombre des conditions de travail qui m'attendent. Il a sûrement raison. Mais, me les révéler moins de deux jours avant que je ne commence, c'est déjà trop tard. Il choisit donc de ne rien me dire et se force à accepter que mes découvertes, je les ferai par moi-même.

Ce soir, je lui répète combien je suis reconnaissante de l'aide qu'il m'apporte. Je garde pour moi ma joie de profiter de l'attention de mon père comme jamais. Inutile de l'embarrasser devant les autres. J'ai l'impression qu'il envie peut-être sa fille.

*

Jeudi. Aux petites heures, je ne dors plus, surveillant les aiguilles du cadran, l'estomac tout à l'envers. Ai-je ce qu'il faut pour bien exécuter ce travail? Devrai-je subir l'humiliation et m'avouer vaincue dès le premier jour? En même temps, quelque chose me pousse à vouloir impressionner mon père. J'étais en train de me brosser les dents hier soir quand il est venu me parler. D'un air sérieux, il m'a prévenu qu'à cause du débrayage, parmi mes futurs compagnons de travail, je dois m'attendre à côtoyer plusieurs femmes, des conjointes de grévistes de l'usine. Parce que toutes n'ont pas été choisies d'emblée, sans que personne sache vraiment pourquoi, ma présence sera probablement remise en question. Je me suis abstenue de lui parler de ce que j'ai vu et entendu au bureau de placement. Papa redoute que l'on me prenne pour une voleuse d'emploi. Tout ça m'a trotté dans la tête une bonne partie de la nuit.

Les aiguilles marquent quatre heures moins dix. Sans bruit, je quitte la chambre, réveil à ressorts en main. Dans la salle de bain, je désamorce l'alarme et le laisse sur la lessiveuse. Les petites ne se sont rendu compte de rien. Ma débarbouillette humide sur mon visage et dans mon cou m'apaise un peu. Je prends une grande respiration. Le moment est venu. Dans la cuisine, le sourire me revient. Mon père s'affaire comme un bon. Il s'apprête à jeter dans une poêle en fonte bien chaude deux œufs et une grosse tranche de baloné. Les rôties sont beurrées.

— C'est gentil. Mais, je n'ai vraiment pas faim.

— L'appétit vient en mangeant, ma cocotte.

Encore un de ses proverbes! Quand mon père se change en jovialiste, rien ni personne ne peut l'arrêter. Je capitule et me mets à grignoter le coin d'une rôtie. L'odeur alléchante qui remplit la pièce réveille mon estomac. Mon corps se doute plus que moi qu'une journée de travail physique exige d'être nourrie. Je finis par avaler tout ce que papa m'offre quasiment sur un plateau

d'argent. Sa présence me rassure au-delà des mots. Même en demeurant avares de paroles en cette fin de nuit, nous vivons notre nervosité respective dans une sorte d'harmonie. Un non-dit éloquent. Il sera là, exprès pour moi, fidèle au poste tous les matins.

*

Deux heures trente de route, juste pour se rendre à la plantation. La rivière Kenning n'est pas à la porte. Du temps mort à volonté utilisé afin de s'observer les uns les autres.

De premier abord, j'ai la désagréable impression d'être la petite princesse, sans expérience et fragile comme de la porcelaine. Pourtant, au travers des hommes qui forment la majorité, les femmes prennent une place surprenante. Ce qui saute aux yeux, et aux oreilles aussi, c'est l'attitude virile qu'elles adoptent, s'exprimant avec plus de jurons que j'ai pu en entendre de toute ma vie et mastiquant de généreux morceaux de gomme à mâcher. Elles font penser à une sorte de brigade spéciale. « L'association des femmes de grévistes. Les femmes d'expérience. » Difficile de ne pas reconnaître la tension négative à laquelle mon père faisait allusion. Le mieux pour moi sera de garder mes distances.

Les paysages que je découvre par la fenêtre plutôt opaque alternent entre ceux utilisés pour l'agriculture et la forêt. À un certain moment, les épinettes gagnent la partie, en même temps que l'asphalte disparaît. Aucun panneau de signalisation ne borde le chemin depuis qu'on a quitté la petite municipalité de La Reine, à une vingtaine de milles de La Sarre. Le chauffeur doit effectuer un court arrêt à l'hôtel du village.

Deux hommes montent à bord et se présentent. Les contremaîtres responsables du projet Kennings. Ils s'en tiennent à leur prénom : Pete et Simon. Puis, l'équipage repart sans autorisation d'aller au petit coin. Horaire serré à respecter.

Le chemin emprunté par la suite avance lentement et traverse de part en part une grande cour qui, en fait, est celle d'un cultivateur de l'endroit. La route passe entre sa maison et l'étable à côté. Tout près de celle-ci siège un immense tas de fumier fumant dans la fraîcheur du matin. Puis, plus rien. Que la forêt à perte de vue. De quoi se sentir toute seule au monde,

vulnérable, ballottée entre peur et fascination.

Mon rêve éveillé prend un tournant très réaliste. L'autobus se met à se comporter comme un vieux rafiote voguant sur une mer houleuse. Le chemin s'est transformé en sentier étroit, criblé de trous et de crevasses impressionnants par leur largeur, mais encore plus par leur profondeur. Je dois garder les yeux rivés sur le dehors. Sinon, je vais avoir la nausée. À plusieurs reprises, je remarque des sections de voie ferrée, parallèle au chemin au travers de touffes d'herbes longues et de bosquets d'aunes. L'avancée au ralenti rend la traversée interminable.

Enfin, l'autobus s'immobilise. Tout le cortège prend du temps à s'en rendre compte, s'attendant au millième à-coup que le véhicule doit donner pour passer bosses et creux abrupts. Puis, tous, en même temps, sortent de la torpeur généralisée de la dernière heure de route. À destination, un orignal se tient là, bien droit, tout panache dehors.

La bête majestueuse fait office d'un bien curieux comité d'accueil. L'agitation soudaine me fait sourire. Tous se lèvent d'un bon pour s'approprier une fenêtre, s'exclamer et jauger du poids, en livres, de viande à fondue qui leur file sous le nez. Bien évidemment, le cervidé disparaît dans les bois. Il laisse toute la place à la désolation qui me fait douter.

Comment suis-je arrivée là? Où est-il, le champ très vaste où, à la fin de ma journée de dur labeur heureux, j'aurais pu admirer de grandes rangées de petits conifères vert tendre, offerts aux bontés de la pluie et du soleil? À la place, je constate une dévastation à perte de vue.

D'énormes bulldozers, immobilisés plus loin et dégageant de pestilentielle odeurs de carburant, ont rasé des centaines d'arbres matures. Les corps-morts s'entremêlent au sol.

C'est à n'y rien comprendre. De chaque côté de ces travées improvisées, on a épargné quelques épinettes sur trois ou quatre pieds de largeur, formant ainsi une sorte de mur marquant des espèces de corridors.

Un de ceux-ci m'est immédiatement assigné. Je reçois une première chaudière remplie de jeunes plants. Cette présentation me surprend. Je m'attendais à trouver les pousses dans des caissettes divisées en compartiments individuels.

Puis, on ordonne à tous, par la voix du dénommé Simon, de déposer les havresacs dans un même endroit près de la machinerie. On nous intime aussi de maintenir un bon niveau d'humidité au fond de la chaudière. Être pris à mettre en sol des plants aux racines séchées provoquerait l'expulsion sans appel.

Ce contremaître, qui me semble bien jeune pour occuper un tel poste, se prend au sérieux. Un peu trop, à en être désagréable. En fait, il paraît franchement mal à l'aise. Plus de femmes qu'à l'habitude dans ses troupes ? Je n'y connais rien. Mais de toute évidence, le groupe est plutôt disparate. Parmi nous, il y a aussi des étudiants de deuxième année du cours de technique forestière au Collège du Nord-Ouest. Des stagiaires. Ils sont obligés de passer une dizaine de minutes ensemble durant leur pause du dîner et en fin d'après-midi, afin de remplir des documents de toutes sortes, classés dans trois cartables qu'ils transportent dans une caisse de lait en plastique bleu.

Avant que le signal du départ ne soit donné, j'aperçois les femmes des grévistes qui harnachent à leur taille une énorme ceinture, munie d'une grosse poche de chaque côté. Sans ménagement, elles vident le contenu de leur cuve pour les remplir. Vivement, elles disparaissent. Elles savent exactement ce qu'elles ont à faire, de quelle façon elles doivent procéder. Pas moi. Je suis dépassée, presque triste. Complètement incompétente, en vérité.

Il est temps de passer à l'action. Je fais donc comme les étudiants en foresterie et ramasse une courte pelle carrée ne sachant vraiment par où commencer. Le contremaître Simon a choisi de diriger les cégépiens et les rejoint avec empressement. C'est celui dénommé Pete, le second chef d'équipe aux cheveux aussi noir que son collègue les a blond, qui se décide à venir à ma rescousse.

Tout ce que je souhaite est qu'il m'indique un point de départ au plus vite. Ce costaud à l'air ahuri agit comme si m'aider représente un poids colossal sur ses épaules, qu'il a larges et musclées à souhait pourtant. Au moment où il ouvre la bouche, je comprends. Pete s'exprime fort péniblement en français. Soulagée de constater qu'il ne veut pas seulement m'éviter, je lui offre mon plus beau sourire. «*That's O.K. Explain to me in english. I'll understand.*»

*

L'heure du midi arrive vite. Je ne suis parvenue à ravitailler ma chaudière que deux fois. Je n'ai donc planté que cent cinquante futurs arbres. Me voyant un peu abattue, Pete croit nécessaire de m'expliquer que mon rythme est trop lent. Comme si je ne m'en étais pas rendu compte! En guise d'encouragement, tout de même, il me complimente sur la qualité de mon travail. Rien à redire du côté de ma coupe en forme de «L» bien nette. Je respecte aussi la distance de six pieds entre chaque pousse. Mais, rien ne sert d'exagérer. Je dois simplement cesser de vérifier la justesse de chacun de mes gestes, de regarder derrière moi pour m'assurer de demeurer bien en ligne. Selon lui, je peux avoir confiance en moi et avancer droit devant. Pour finir, il me promet que j'arriverai à devenir *ten times better* dans moins d'une semaine. Tout de même, le retard à rattraper me semble gigantesque.

Du côté des travées occupées par les femmes d'expérience, des dizaines et des dizaines de chaudières vides et même empilées donnent raison au surnom que j'ai trouvé pour les désigner. Mon sandwich reste à peine entamé dans mes mains sales et déjà endolories. Je repense aux paroles de Pete. L'ampleur de la tâche me coupe l'appétit. La soif me tenaille. Ma gourde ronde en aluminium s'allège trop rapidement.

Je me force à avaler la moitié de mon lunch et décide de laisser le reste de ma réserve d'eau dans mon sac. Je ne me désaltérerai qu'en fin d'après-midi, lors du retour à La Sarre. Une montée de tristesse profonde m'assaille en pensant à la maison chez mes parents, à sa chaleur réconfortante.

Au coup de sifflet, je n'ai pas le choix de me ressaisir et je repars aussitôt en emportant deux seaux cette fois. Je m'éviterai bien des pas et, du même coup, j'espère gagner du temps.

Il est à peine quinze heures lorsqu'on nous ordonne d'arrêter. J'achève quand même de planter les quelques pousses qui me restent avant de retourner au lieu de rassemblement. Puisque le total du jour ne se calcule qu'avec les seaux complètement vidés, je m'active et arrive à me pointer, bonne dernière, au bout de la file. Dépassant tout le monde d'une tête, Pete, dès qu'il me voit, me fait un léger signe d'approbation. Cette délicatesse me touche plus que je ne l'aurais cru.

Mais, je dois revenir bien vite sur terre en entendant les résultats de

mes consœurs : quatre cents, quatre cent cinquante, et même cinq cents arbres plantés. Tout ça, dans cette seule première journée ! Avec mon maigre total qui me fait honte, l'envie de tout abandonner ébranle mes bonnes intentions.

Mon tour venu, je murmure un timide « cinq » à Simon. Il calcule rapidement et prend en note la somme obtenue sur la feuille qu'il tient dans ses mains. Je n'ai pas droit à un traitement de faveur. Il lance tout haut le plus sérieusement du monde : « Deux cent cinquante ! » Ainsi identifiée comme la pire du groupe provoque des ricanements de celles, que, pour moi-même, je déclare officiellement et sur-le-champ mes premières vraies ennemies à vie. Cette situation me pique au vif. La fille d'Adrien Boisclair n'a pas dit son dernier mot. Pas question de m'apitoyer sur mon sort.

Chapitre trois

Les heures de cette première et longue journée, plus tard, allaient me sembler avoir appartenu à un tout autre espace-temps.

*

Sur le chemin du retour, durant des milles cahoteux, le bavardage va bon train, mais s'estompe peu à peu une fois que l'on roule sur la route asphaltée. Un accord unanime et tacite accueille la période de récupération.

Le manque de sommeil pèse encore plus lourd après une journée complète dehors. Mon corps tout entier le ressent. Je ferme donc les yeux moi aussi, tout en calant mes fesses jusqu'au bord de mon siège. Ma tête trouve un petit point d'appui sur la partie supérieure du dossier. Une posture qui n'a pas le mérite d'offrir un vrai confort. Je ne parviens pas à m'assoupir. Le soleil plombe de mon côté, me réchauffe, chasse l'humidité de mes vêtements. Je ne peux m'empêcher d'être déçue. Ma première journée de travail m'a rapporté environ douze dollars. Je dois admettre qu'en revanche, j'ai beaucoup appris. Grâce à Pete surtout. Faire pire est presque impossible. J'en conclus qu'à l'avenir, je devrais parvenir à m'améliorer.

Mon élan de positivisme réveille ma soif. J'ai bien fait de me garder quelques gorgées d'eau. Note à moi-même : augmenter cette réserve dès demain.

Une chose me frappe soudain. Moi, jeune étudiante universitaire, j'ai planté des arbres. Mon geste concret résonnera à l'échelle planétaire. Je suis loin de me considérer comme une partisane du *peace and love*, sans

vouloir offenser les adeptes de cette façon de vivre. Mais, quand même, ces arbustes vont devenir des poumons terrestres tout neufs avant d'accomplir leur destinée et finir en deux par quatre ou en d'autres matériaux de construction. Cette constatation crée mon leitmotiv, une excellente raison de me lever au cœur de la nuit et d'endurer quelques courbatures.

Il reste plusieurs journées à affronter. Le visage souriant de fierté de mon père s'imisce dans mes réflexions. Celles-ci deviennent de plus en plus éparses à mesure que je me détends.

*

La bouche pâteuse, j'entrouvre les yeux. J'ai somnolé quelques minutes finalement. L'autobus se stationne dans la cour de l'aréna, désert en l'absence de joutes de hockey. Penser à ce sport, à la glace intérieure et à la fraîcheur qui règne habituellement dans le Colisée, m'amuse. Dehors, le printemps s'est déguisé en été. L'air est exceptionnellement doux et chaud.

Mes jambes et le bas de mon dos raidi me font vraiment mal. Une douleur généralisée quasi intenable. Moi qui me croyais en forme... Je me lève péniblement de mon banc. Comment vais-je m'y prendre pour me libérer de l'espèce de paralysie qui envahit mes moindres articulations? Autour de moi, personne ne se plaint et tous procèdent, l'un derrière l'autre, en silence. Surtout, ne pas sortir du lot, éviter que l'on me remarque une fois de plus. Heureusement, rendue à l'extérieur, me remettre en mouvement me fait me sentir un peu mieux.

Les planteurs et les planteuses se dispersent, regagnent leur voiture. Je suis la seule à pied. Je rejoins donc le trottoir tout en replaçant mon sac sur mon dos. J'en ai pour une quinzaine de minutes. Peut-être vingt ou vingt-cinq, aujourd'hui.

Six heures du soir. Les rues désertes indiquent que l'heure du souper bat son plein. Tant mieux. Je passe à nouveau incognito comme lors du parcours que j'ai effectué dans l'autre sens treize heures plus tôt. Je dois faire dur, comme le dirait mon père, avec mes vêtements salis, ma veste à carreaux autour de la taille nouée par les manches et le casque de protection jaune de travers sur la tête. Que l'on me reconnaisse m'importe peu. Je suis isolée dans une sorte de bulle. Cet état second, c'est quelque chose de nouveau pour

moi. Une espèce d'initiation du travail forestier incluant les conditions les plus rudes que j'ai pu expérimenter jusqu'à maintenant.

*

Chez moi, on a fini de manger. En passant la porte, j'entends les plus jeunes qui jouent au sous-sol. Les autres sont contraints de terminer les devoirs et leçons dans leur chambre. Une fois déchaussée, je monte les quatre marches menant à l'étage principal. Les douleurs perçantes refont surface. De grosses larmes me viennent instantanément.

— Ta mère est partie à l'assemblée des Filles d'Isabelle à soir. Va prendre ton bain. J'nous réchauffe notre souper pendant c'temps-là.

Mon père m'a fait sursauter. Il est sorti du salon, à l'autre bout de la cuisine, et s'avance vers moi.

— Merci, papa, mais je n'ai pas faim...

— Moé, oui. Vas-y! Écoute ton père.

Il a raison. Bien sûr. Une fois propre, je me sens mieux. Les bonnes odeurs du repas mijoté par maman et la compagnie attentionnée de celui qui ne fait que semblant d'être bourru me remettent presque sur le piton. Je souris. De tout son répertoire, cette expression-là doit compter parmi les préférées de mon père.

En ce premier soir de ma première journée de planteur novice, j'ai survécu. Mieux, je suis remise sur le piton! Tout le long de notre souper en tête à tête, sans dire un mot, je ressens son approbation. J'ai raison d'être satisfaite de ce que j'ai accompli et cela ne tient absolument pas à une simple conversion en dollars. En plus, je peux profiter des prévenances paternelles.

Bizarrement pourtant, une sorte d'inquiétude de le décevoir ne me quitte pas. Cette angoisse ouvre la porte à plusieurs autres. Tout le long du chemin, en revenant à la maison, je me demandais si laisser tomber ne représentait pas la meilleure solution après tout. Je ne parviendrai peut-être pas à planter suffisamment de petits arbres pour que cela en vaille la peine financièrement. D'un autre côté, le contremaître anglais semble croire en mes capacités.

– C’est moi, la pire du groupe, avouai-je enfin. Est-ce que je ne ferais pas mieux d’arrêter tout, là, maintenant ? Papa, les femmes des grévistes savent comment faire. Tandis que moi... En plus, je pense qu’elles savent que je suis ta fille. Leurs maris vont t’agacer, c’est bien certain. Ils vont rire de toi par ma faute.

Voilà, je viens de verbaliser mes peurs. Rapidement, je me rends compte que je suis allée trop loin. Papa s’empourpre et hausse le ton pour me remettre à ma place.

— Veux-tu ben laisser faire les racontars ! Si tu lâches, lâche pour les bonnes raisons. T’es pas assez forte ou ben tu hais ça sans bon sens. Mais, mets-moé pas ça sur le dos, par exemple. Ça serait malhonnête de ta part, ma grande.

Je suis injuste. Égoïste, en plus.

— Je trouve le travail fatigant, c’est bien certain. Je n’en suis pas morte, la preuve... D’un autre côté, je ne déteste pas me retrouver en forêt. Papa, il y a tellement d’odeurs différentes au printemps. Je ne m’en étais jamais rendu compte à ce point-là. Toutes sortes de senteurs parfumées, sucrées et fraîches flottent dans l’air. Puis l’idée de planter un arbre, puis un autre...

Je lève les yeux vers lui. Le silence, à nouveau, dure un bon moment.

— Émilie, tu me ressembles pas mal. C’est clair comme de l’eau de roche. J’pense que tu t’en voudrais d’abandonner trop vite. Qu’est-ce que tu dirais de t’essayer une autre fois, demain ?

Si j’ai déjà sous-estimé les bienfaits d’une conversation franche et honnête, avec mon père par surcroît, cette époque vient de prendre fin. Nous n’aurons plus à revenir sur ce sujet, je l’espère. Quel soulagement ! Ma détermination de mener à terme ce contrat dûment signé de ma main est de retour. J’en ai envie plus que jamais. Mon nom a une valeur concrète à présent.

*

Une routine s’installe. Adrien Boisclair prend en charge son Émilie matin et soir. Il a droit au récit de mes journées. Ce petit bonheur, juste

à nous, devient précieux, indispensable. Notre nouvelle connivence père-fille n'inspire pas de jalousie parmi les autres membres de la famille. Ma mère et les jeunes s'habituent à nous voir ensemble, souper plus tard et jaser de foresterie. Parfois, les plus petits aiment bien taquiner leur grande sœur en sautillant et en tournant en rond autour de la table de cuisine. « La bûcheronne à son père! La bûcheronne à son père!» Je me suis préparé une réplique dont ils ne semblent pas se lasser. Avec un air faussement offusqué, je leur réponds chaque fois qu'au moins, moi, les arbres, je ne les coupe pas. Et les garnements repartent en gloussant tout contents. Le clin d'œil que m'envoie papa vaut son pesant d'or.

Jour après jour, je prends de la force et mon envie de m'améliorer grandit. Je mets en pratique tous les trucs que mon père me donne. Cela m'évite de revenir trop fourbue comme une bête de somme. J'ai aussi appris à soigner les ampoules à ma main droite, celle qui manie la pelle presque sans arrêt.

Les sages conseils portent fruit. Je ramène même des échantillons de plantes que je trouve dans les alentours durant ma pause le midi. C'est amusant de les soumettre pour identification à mon père avant de les placer à sécher dans l'herbier que je me suis improvisé dans un cahier Canada. Mon petit trésor, je le range ensuite dans l'étagère de la chambre, bien à plat, sous le dictionnaire.

Toujours en mouvement, je marche plusieurs kilomètres par jour. Lorsque je transporte mes chaudières, c'est près d'une vingtaine de livres de chaque côté que je trimbale. Pour mettre les petits conifères en terre, je me penche plus de six cents fois. Après quelques calculs sommaires, ma moyenne quotidienne tourne maintenant autour de six cent cinquante plants.

Mes bras commencent à s'affermir sérieusement. Ma force musculaire se développe au même rythme que ma taille amincit. Des avantages sociaux esthétiques. Tout ça me plaît malgré les exigences de la tâche. En plus, comme me le prédisait Pete, mon efficacité a fait un bond spectaculaire dès la première semaine. Encore bien loin de faire fortune, je tire honorablement mon épingle du jeu, mieux que je ne l'aurais cru. Et puis, toutes mes journées, je les passe dehors au grand air.

Aujourd'hui, le soleil est bon, mais surtout puissant dès dix heures. La crème pour le visage et le cou me semble bien plus importante à appliquer que l'huile antimoustiques. Pantalons et gilet de coton à manches longues

suffisent à me protéger des piqûres. Des vêtements moins propres font des miracles pour les tenir à distance. À la fin de la semaine, je devrai frotter énergiquement les surplus de lotion sur les cols et les bords de poignets. Ma mère a déjà bien assez de travail avec le lavage hebdomadaire.

Ma façon de m'alimenter au travail, je l'ai passée en revue. J'ajoute des légumes crus en bâtonnets et remplace ma bouteille d'eau par deux contenants d'un litre chacun. J'ai dégoté d'anciens récipients de plastique, format familial, de moutarde French's. J'en remplis un et le mets au réfrigérateur. Dans l'autre, j'arrête aux trois quarts et le congèle. Ainsi, je m'assure de me désaltérer suffisamment toute la journée durant. Sur insistance de ma mère qui contribue à sa façon et qui s'inquiète de ma perte de poids, j'accepte d'inclure une petite portion de dessert. En fait, je comprends qu'en plus du réconfort qu'il m'apporte, le pouding chômeur ou la croustade aux pommes de maman me redonne de l'énergie pour affronter mes après-midis.

*

Un bon soir, c'est une toute petite fleur bleue que je rapporte précieusement dans ma besace. « Violette, ma chouette. Pas bleue. Un crocus, affirme papa. Ça m'étonne que t'aies pu en trouver un. Presque au début du mois de juin d'même, t'as été chanceuse ma grande. »

Il tient pour acquis que c'est moi qui l'ai cueilli. Tant mieux. Je n'ai pas à donner de détails. J'aurais été gênée d'avoir à lui expliquer qu'en vérité, il s'agissait d'une surprise de Pete. Il me l'a offerte au moment où je rangeais mes effets à l'intérieur de mon sac à dos. Le charme de cet instant a été de très courte durée. Pour mon malheur, le geste de Pete a attiré l'attention d'une des femmes d'expérience. J'ai évidemment eu droit à un regard chargé d'accusations.

La dernière chose que je souhaite est de passer pour la préférée du contremaître anglais. Je suis donc étonnée de ne pas me faire agacer durant le voyage de retour. Celle qui m'a vue recevoir le présent de Pete n'a pas dû avoir l'occasion de bavasser à ses copines. Mais, puisque je n'y peux franchement rien, je choisis de ne pas m'en faire trop vite pour si peu. Pour presque rien après tout. Le geste délicat m'a un peu remuée, je dois l'admettre. La vérité étant que, pour la première fois, un bel étranger m'offre

un présent comme celui-là, une jolie petite fleur fraîchement cueillie.

L'existence de Pete, au nom de famille que je ne connais toujours pas, je m'entête à la taire. À la maison, je n'ai jamais mentionné le grand contremaître anglophone. À personne. Encore moins à mon père. Tout ce que ce dernier sait est que dans l'équipe de travail, il y a un certain coordonnateur, Simon, plutôt ordinaire, bête comme ses pieds et qui se prend au sérieux. Je me convaincs qu'en ne lui disant pas tout, je ne lui mens pas vraiment.

Même en habit de travail dégageant sûrement autre chose que le doux parfum des pivoines, Pete me voit désirable. Sa présence près de moi à Kennings, jumelée à ses sourires discrets approbateurs lancés à deux reprises déjà, a fait que, chaque fois, je me suis sentie belle comme mon petit crocus dans ce décor aride. Mais pour sa réputation, Émilie Boisclair a intérêt à bien se tenir.

Tout le mois de mai est enchanteur. Rempli de bruits causés par d'inoffensifs petits animaux très actifs dans les sous-bois. Gorgé d'odeurs annonçant la belle saison. La chaleur et le soleil, je les laisse me caresser. J'arbore déjà un teint basané qui rend mon sourire plus éclatant. Mes jeunes frères et sœurs m'envient, eux qui doivent aller en classe pour quelques semaines encore. Mais à la plantation, vaut mieux me retenir de l'exhiber. La période des agaçantes mouches noires est passée. Les autres moustiques comme les maringouins et les taons semblent avoir oublié d'envahir le décor sauvage du nord de l'Ontario.

Je profite de l'incessante symphonie qu'offre la forêt boréale. « Tchik-a-dî-dî-dî », lancent les mésanges affairées. Sans toujours parvenir à les voir, les pinsons à gorge blanche donnent l'impression d'être quelque part, tout près : « Cache tes fesses Frédéric, Frédéric ! »

J'ai un peu honte de n'avoir jamais réalisé à quel point le sapin embaume. Malgré quelques courbatures, des mains gercées et des pieds rougis, je m'estime drôlement gâtée, jusqu'à l'arrivée de juin. Celui-là ne manque pas de faire une entrée remarquée.

Chapitre quatre

Juin 1981 a décidé d'annuler la saison estivale et d'annoncer l'automne. Deux jours de pluie à boire debout. Heureusement, mon père a déniché un ensemble imperméable pour que je puisse travailler à l'abri : un manteau avec un capuchon, ainsi que des culottes à bretelles trop grandes pour moi. En réalité, je ne porte que le haut. Cette espèce de tente de fortune me protège jusqu'aux genoux. J'ai roulé le pantalon et l'ai poussé tout au fond de mon sac. Ce serait bête de ne pas l'avoir à la portée de la main en cas de besoin.

On est mercredi et le travail a dû être interrompu peu de temps après dîner, l'averse ayant pris trop d'intensité. L'inscription des résultats de chacun s'effectue exceptionnellement à l'intérieur de l'autobus. Pendant ce temps, Pete, aidé du chauffeur, à l'extérieur, veille à confectionner de nouvelles quantités de cinquante plants par seau avec les excédents rapportés plus tôt qu'à l'habitude. Le contremaître anglais garde à l'œil les dernières travailleuses, restées sous l'averse elles aussi. Les femmes d'expérience, obligées de remettre leur cargaison avec soin, s'affairent à vider les poches de leurs gros ceinturons.

Simon ne prend la parole qu'une fois que les retardataires et les deux hommes sont rentrés. Il paraît furieux. Rien à voir avec son air des mauvais jours auxquels on commence à s'accoutumer. Quelque chose l'exaspère et n'augure rien de bon. L'annonce qu'il finit par faire frappe, même si elle est brève. Un silence de mort s'ensuit.

Sans passer par quatre chemins, Simon prétend n'accuser personne en particulier, mais émet un sérieux avertissement. À la suite de vérifications répétées, il s'avère que la quantité de caisses reçues ne correspond plus au nombre de pousses plantées. Mais, ses soupçons majeurs reposent surtout sur l'improbabilité à maintenir le même niveau de mises en terre

dans les conditions météorologiques actuelles. Dans les prochains jours, les travées seront doublement inspectées. Pete et lui resteront à l'affût d'enfouissements en tas dans des crevasses naturelles, d'arbres plantés deux par deux, etc. Des tentatives de vol aussi. Les contremaîtres vont s'informer d'un possible marché noir en ville. Enfin, la délation sera récompensée.

Je ne sais pas si les autres sont de mon avis, mais j'ai du mal à digérer ce discours lancé à tous et à personne à la fois. Sans être crédule au point de donner le Bon Dieu sans confession à ceux et celles qui partagent le meilleur de mes journées depuis plusieurs semaines, tout concernant cette intervention me choque.

Au nom du ministère des Ressources, ce Simon inquisiteur nous accuse sans produire la moindre preuve, en plus d'encourager la dénonciation. Certains s'adonnent peut-être à des actions illicites. Les femmes des grévistes, par exemple, ont peut-être de grands besoins financiers. Si elles veulent vraiment, elles peuvent y gagner doublement avec un salaire surévalué, additionné des profits engendrés par la revente. Voilà que je tombe dans le piège! Il n'est pas question que je me mette à espionner les autres travailleurs, même si c'est possible de se voir mutuellement à travers le maigre mur d'arbres. Car maintenant, les forces se sont équilibrées. Tous parviennent à avancer également ou presque dans leur corridor respectif.

Deux jours plus tard, la pluie continue d'accabler les ouvriers de la plantation. Le sol est détrempé et il rend les déplacements pénibles.

Pete a décidé de son propre chef de s'occuper de mon approvisionnement. Il ne fait semblant de rien, transporte des seaux pleins jusqu'à l'endroit où je me trouve, tout en vaquant à ses autres tâches. Cette prévenance, que je n'ai pas demandée, représente plusieurs allers-retours en moins à effectuer dans cette boue devenue glissante. Inutile de tenter de savoir s'il agit par simple bonté d'âme ou si c'est pour me surveiller de plus près. Je ne tiens pas à courir le risque d'attirer l'attention. J'accepte et me tais. Sa présence si près de moi, toutefois, me rend nerveuse. Ne rien laisser paraître. C'est ce que je me répète. Ne rien laisser paraître. Coup de pelle. Plant en terre. Coup de talon. Avancer de six grandes enjambées. Ne rien laisser paraître.

À midi, je ne prends que quelques minutes pour manger. Le temps n'encourage personne à l'inaction. Les maringouins sont finalement sortis en quantités effroyables grâce à toute cette humidité. Je m'enduis une fois

de plus d'huile à mouche pour éviter d'être dévorée tout rond. Comme les autres, je me remets au travail au plus vite. En solitaire maintenant. Un peu déçue, je pense quand même que c'est sûrement plus prudent.

Au dernier coup de sifflet, Simon me rattrape au pas de course. Ses mouvements sont désarticulés dans les conditions difficiles. Je ne le vois pas arriver. Pendant qu'il se rapproche, je suis toujours affairée dans ma travée, concentrée à poursuivre mes gestes mécaniques. Il transporte quelque chose avec lui, une sorte de poche à deux compartiments, jaune et noircie par de la terre, des brindilles et des épines de conifères.

Une fois qu'il me rejoint, il hurle mon nom, à un point tel qu'il me fait sursauter. Totalement surprise, je me retourne, le vois ainsi que le paquet qu'il porte et qu'il lève vers moi. Je reconnais l'objet. Le pantalon imperméable de mon père. Il est gonflé et me fait penser à des bouées, du type de celles qui indiquent les limites de l'aire de baignade d'un lac. Le bas des jambes est noué. Mon cœur cogne durement dans ma gorge serrée.

Quelqu'un a fouillé dans mes affaires à mon insu. Inutile de m'interroger longuement sur ce qu'elles peuvent contenir. Le visage cramoyisé de Simon, chargé de colère, le confirme.

— Émilie Boisclair, il faut que j'te parle.

À son intonation, aucun doute possible. Il me condamne sans autre forme de procès. Je demeure muette, tout simplement incapable d'émettre quelque son que ce soit.

— J'ai trouvé tes culottes pleines de plants à l'endroit où tu prends ton lunch. Elles étaient mal cachées sous un tas de branchages.

— ...

— Peux-tu m'affirmer que ce pantalon ne t'appartient pas? Essaie pas de nier, j'ai déjà remarqué que ton sac à dos avait grossi miraculeusement depuis quelques jours.

Le contremaître me traite de menteuse et je n'ai pas encore ouvert la bouche. Je m'efforce de retenir les larmes qui veulent montrer ma rage. Il ne me connaît même pas et s'apprête à m'accuser de voleuse. Je le fixe du regard. Je ne me rends pas compte tout de suite de la présence de Pete, apparu près

de nous comme par enchantement.

— *Come on Simon. Take it easy. You have no real proof here.*

— Laisse faire Pete. Je m'en occupe. On sait bien, ton jugement est faussé. Je suis pas aveugle, *you know*. Je t'ai vu agir avec elle, ta préférée!

— *Maybe. But you can take my word. She has nothing to do with this. Come on. It's too obvious. Think about it, man.*

Ragaillardie par l'apparition à point nommé de Pete, qui fait aisément une tête de plus que le bourreau blond, je ne perds rien de la discussion qu'ils tiennent devant moi. Je n'ai plus à y prendre part. Tout se passe entre eux maintenant. Je suis devenue transparente tout à coup. Seule l'occasion qui leur est donnée de s'affronter comme deux boucs compte. En ce qui concerne Simon à tout le moins. Le calme et la force tranquille du contremaître anglais semblent jeter de l'huile sur des braises ardentes qu'entretient Simon, depuis ce qui semble remonter à un bon bout de temps.

Mise à l'écart de la sorte, je m'aperçois d'une chose. Grâce à cet étrange cauchemar éveillé, dans lequel j'ai sûrement été plongée par mesquinerie, mes oreilles ont bien entendu. Sans détour, Pete vient d'avouer que je ne le laisse pas indifférent. Sa préférée. Le soupçonner ou l'espérer n'a rien de comparable à ce que j'éprouve, sous la pluie chantante. Mon cœur se démène pour une agréable raison à présent. Les deux hommes se tassent un peu plus loin. Je n'ai qu'à attendre le verdict quand, en vérité, je deviens amoureuse de celui qui tente de me défendre.

Au bout de quelques minutes, les contremaîtres se séparent. Simon s'en retourne. Pete s'approche de moi. «*It's over now. Don't worry. Simon être inquiet. That's all. He's in charge of the stock. That's why he has to find who's stealing.* Tu comprendre?» Je hoche de la tête. Je ne dis rien, de peur de tout gâcher, de faire s'évanouir ce moment enveloppé d'une curieuse magie. Avec un naturel désarmant, Pete m'offre un large sourire empreint de compassion. Il ne doute pas une seconde qu'il se trouve devant la victime d'un complot.

Le contremaître anglais s'affaire à réintégrer son rôle sans me brusquer. Pete empoigne la culotte remplie de petits conifères, doucement, afin d'éviter de les malmener davantage. J'agrippe chaudières et pelle et le suis en silence.

Mes oreilles s'emplissent du bruit des gouttes s'écrasant sur mon capuchon. Les odeurs humides sentent fort. Tout le long, je me délecte de chacun de ses mouvements, de sa démarche ferme au travers des débris végétaux et des jeunes plants.

Elle me rappelle celle de mon père. Je m'éprends d'un homme des bois, un homme aussi solide et majestueux qu'un arbre, comme ma mère, bien des années auparavant avec son Adrien. L'idée qu'un jour mes parents aient d'abord été des amoureux parvient à prendre forme dans ma tête. Toutefois, m'y attarder trop longtemps me gêne.

Car à vrai dire, je ne connais pas grand-chose de leur vie romantique. Seulement qu'ils sont deux êtres on ne peut plus réservés, qui partagent tout depuis toujours. Nous, les enfants, n'osons même pas songer à les interroger sur l'histoire d'amour qui a bien dû les unir. Je n'ai jamais été témoin d'une querelle entre eux. Ils n'ont pas pu ne pas en vivre. Par exemple, quand nous avons quitté la campagne pour venir nous établir en ville, à La Sarre, était-ce une décision forcée? Après tout, ce déménagement a signifié la fin des chantiers pour mon père.

Je n'étais pas bien vieille à l'époque lorsqu'il partait s'engager dans un camp ou un autre. Il nous manquait pendant des semaines, des mois entiers. À présent, on dirait que, parfois, c'est lui qui s'ennuie. Je me trompe peut-être. Mais, je peux imaginer que travailler dans une usine ne va pas à la cheville de la vie de bûcheron en forêt. De toute manière, motus et bouche cousue. Affaire classée. Comme si ce passage avait évolué, comme tout le reste, dans le bon ordre des choses.

Il y a deux jours, je lui ai sauté au cou en revenant du travail. Folle de joie, je lui ai appris la merveilleuse nouvelle : me voilà parmi les cinq meilleurs planteurs du groupe. Étonnamment, il m'a repoussée presque aussitôt. « Fais ben attention, ma grande. Tu changes pas mal trop. » Moi qui me sentais prête à lui avouer que j'avais bénéficié de l'aide de Pete, l'autre contremaître à Kennings, je recevais un message clair. C'était hors de question. Toutes ces rêveries m'attristent en fin de compte.

Dans l'autobus, on s'impatiente. Un grondement sourd se perçoit de l'extérieur. La rumeur à propos de ce qui vient de se passer va bon train. Tant pis. Je n'ai pas le choix. Je dois affronter la grogne.

En apparaissant à bord du véhicule, comme je m'y attendais, on me juge,

on me condamne là aussi. La tête haute, je m'étonne moi-même du courage dont je fais preuve pour les observer à mon tour, soutenir leur regard les uns après les autres. Je me sens pleine de la force de celle qui ne se reproche absolument rien. En avançant lentement dans l'allée, je réalise que ce sont toutes les femmes d'expérience qui persistent à me toiser sans ménagement.

Depuis le temps, j'ai appris leurs noms. Je m'attarde davantage à celle qui a assisté aux gentilleses de Pete à mon égard quelques jours plus tôt. Celle-là se prénomme Nicole. La haine se lit en grosses lettres dans ses yeux. Est-ce de l'amertume ou de la jalousie qui la rend tendue comme une corde d'arc, prête à décocher des flèches empoisonnées? Pour quelle raison? Vraiment, je ne comprends pas. Les choses vont trop loin. Tout cela est démesuré en comparaison du simple fait d'avoir accepté une pauvre petite fleur.

Dès que je trouve un siège libre, je m'y glisse jusqu'à la fenêtre. Je ferme les yeux. Cette semaine nous a tous éprouvés, d'une manière ou d'une autre. Au moins, en ce vendredi, la pluie semble enfin vouloir nous donner un réel répit.

Chapitre cinq

Plus rien que cinq jours avant que cette expérience de reboisement à Kennings ne se transforme en un souvenir d'été. On m'attend au centre hospitalier dès la semaine prochaine.

J'aurai appris quelque chose de nouveau sur moi. Tout mon être respire mieux dans la nature. Il y a aussi tout ce que j'entends, comme si j'avais été atteinte de surdité jusqu'à maintenant : le vent, le craquement des hautes cimes, les grouillements des rongeurs. Des heures durant, ceux-là me soustraient aux bruits tous les genres de moteurs autour de nous habituellement. On dirait qu'on ne s'aperçoit de la présence d'un irritant que lorsqu'il disparaît. D'un coup, il nous manque. Puis on prend conscience qu'il était de trop. À l'idée de me retrouver confinée au sous-sol de l'hôpital, au milieu de la machinerie qui lave, essore et sèche à plat des centaines de draps; dans une vapeur étouffante, sans aucun chant d'oiseaux et encore moins de senteurs boisées; sous la supervision d'une bonne sœur au lieu de Pete; j'en ai mal au ventre.

La semaine prochaine, je n'embarquerai plus à bord de l'autobus scolaire trop tôt le matin, en même temps que le soleil se montre le bout du nez et que la chanson à la mode de Daniel Héту joue invariablement à la même heure, entre La Sarre et La Reine. Dans la buanderie, pour se parler entre nous, on doit crier. Dans l'ambiance des bruits mécaniques, écouter de la musique devient complètement impensable.

Je t'attendais, mon cœur était plus glacé que l'hiver... Allez viens, on va s'aimer tendrement tout là-haut sur un rayon de soleil... Allez viens, voir le printemps qui s'éveille dans le cœur des amants...

Les paroles du chanteur de charme me reviennent en boucle, se

superposent aux autres sons émis par le poste de radio de notre carrosse de fortune. Je ferme les yeux tandis que je me laisse bercer par elles. C'est permis de rêver, comme le dirait papa.

Le soleil du début d'après-midi est intense. Une autre fin me rend maussade. Le printemps le plus réel de mon existence s'en va, lui aussi.

J'achève de boire mon dernier pot d'eau. J'aurais dû faire plus attention, car, maintenant, j'ai besoin d'aller au petit coin. Puisque les travées à peine séparées les unes des autres n'offrent pas d'endroits discrets où me soulager, je n'ai pas le choix. J'enfonce ma pelle, où je suis rendue, et me hâte d'atteindre la toilette sèche située au campement de base.

Je pique à travers les corridors et prends garde aux jeunes pousses. Je suis en train de sortir du boisé lorsque j'aperçois au loin Nicole qui se dirige tout droit de l'autre côté des latrines. Mais, c'est mon sac à dos qu'elle tient dans ses mains! J'ai le réflexe de rester dissimulée. La femme d'expérience – une vraie experte de la manigance, on dirait bien – ne semble pas m'avoir vue. J'avance derrière elle, en essayant le plus possible d'esquiver ce qui, au sol, pourrait annoncer ma présence.

— Tu te prépares à me faire inculper de quoi, au juste, cette fois?

Nicole sursaute, mais ne tente pas de se sauver. Elle n'a pas souvent entendu ma voix, mais sait parfaitement qui se trouve derrière elle. Celle qui est en train de fouiller dans mon havresac se retourne et sans gêne, braque son regard sur moi comme si c'était moi, la fautive.

Des dizaines de plants à moitié écrasés y sont entassés et débordent de l'ouverture.

— Mais qu'est-ce que... pour l'amour! Pourquoi? Je ne t'ai rien fait, moi!

Elle garde l'attitude plutôt choquante de celle qui se croit dans son droit. Elle me brave, sûre d'elle.

— On le sait bien, que t'as tout fait pour bien paraître auprès de Pete McKnight. Pis là, par hasard, tu fais partie des meilleurs planteurs.

— Comment, par hasard?

Cette détraquée exagère. J'enrage qu'elle ose me traiter de profiteuse!

Elle me donne l'envie folle de l'engueuler à mon tour. Elle a beau se sentir frustrée par je ne sais quoi, comme sa situation familiale pas aussi rose qu'elle l'avait rêvée le jour de ses noces peut-être, je ne mérite rien de ce qu'elle me fait subir.

— C'est peut-être le commérage que vous entretenez, ta gang et toi, qui nuit à vos performances. As-tu pensé à ça ? Laissez-moi donc tranquille !

D'elles toutes, je commence à en avoir plus qu'assez.

— Va chier, têteuse ! T'as pas ça à maison, toé, un homme qui tourne en rond parce qu'il a plus d'job.

J'ai peut-être vu juste. La peur de Nicole est réelle. Ça me paraît de plus en plus évident, au fur et à mesure que je retrouve mon calme. Un auteur, je ne me souviens plus duquel, a déjà dit que l'on protège souvent nos émotions par la vulgarité. Les gros mots cachent les sentiments profonds. La partie n'est pas à la veille d'être gagnée.

— Qu'est-ce que ça peut bien faire ? Ça n'a rien à voir.

— Fais pas l'innocente, mam'selle Boisclair. On le sait toutes, que tu te démènes pour qu'on te prenne.

— Mais de quoi parles-tu ? Choisie pour faire quoi ?

Nicole achève de se vider le cœur.

— Fais-moi pas accroire que t'es pas au courant qu'après Kennings, les meilleurs vont être engagés sur le projet à Cochrane. Un contrat encore plus payant pour au moins un mois sinon deux. Nous autres, on en a besoin de cet argent-là. Pas toi !

Qu'est-ce qu'elle raconte ? J'aurais peut-être une chance de rester auprès du contremaître anglais encore quelque temps ? En un éclair, se met à défiler dans ma tête l'image d'un décor sauvage teinté de vert et de brun, coiffé d'un ciel bleu à peine parsemé de petits nuages laiteux. Au premier plan se tient un homme. Pete. Pete McKnight. Ma rêverie s'efface aussi vite qu'elle m'était apparue.

Nicole réalise qu'elle s'est trompée. Elle regrette de m'en avoir autant dit. Elle lance mon sac par terre et s'approche de moi, prête à poursuivre

l'affrontement. Peut-être pas tout à fait, après tout. Je sens qu'elle change de stratégie. Nicole, à présent, tente de me sensibiliser à sa cause.

— Si tu viens à Cochrane, nous autres, on va être séparées. Y prennent juste les cinq plus productifs. Y faut qu'on y aille, les filles pis moi. Travailler dans les bars des grandes soirées de temps pis servir dans les restaurants, c'est ben pire que de planter, crois-moi. T'es encore chez tes parents, tu sais pas ce que c'est d'avoir des comptes à payer.

Nicole semble incapable de ne pas m'insulter. Ses actions comme ses paroles sont maladroités, mais je ne peux m'empêcher d'éprouver une certaine pitié pour cette jeune femme. Nous sommes presque du même âge, à bien y penser. En plus, elle a visé droit dans le mille. Comment pourrais-je comprendre les obligations du mariage, d'une vie de couple au quotidien? L'ambiance provoquée par l'arrêt de travail à la scierie doit inévitablement engendrer bien des inquiétudes. De nous deux, c'est bien Nicole, la femme d'expérience. Pas moi. Mes propres parents ne laissent rien paraître de ce genre de difficultés et mon père se trouve dans la même situation que le mari de Nicole. C'est à mon tour de vivre de la culpabilité.

— Je ne suis pas une croche, Nicole. Ce que tu t'apprêtes à me faire encore pour que je passe pour quelqu'un de malhonnête, c'est vraiment pas correct. Je tiens à ma réputation, bien plus qu'à un emploi.

— Comme ça, tu vas refuser le nouveau contrat pour nous laisser notre chance? rétorque-t-elle avec une joie qu'elle ne prend pas la peine de dissimuler.

— Je n'ai pas dit ça. Je ne le sais pas, ce que je vais faire ou pas. Il reste une semaine. Vous avez le temps d'améliorer vos résultats. Si personne ne m'en a parlé avant, c'est peut-être qu'on ne pense pas à moi, tout simplement.

Qu'est-ce que je dis là? Pourquoi lui faire croire que je pourrais aller à Cochrane, présumer que je pourrais annuler mon engagement à la buanderie? Mais d'un autre côté, n'est-ce pas une bonne idée de ne rien promettre? De cette manière, j'ai plus de chance de pouvoir compter sur la bonne volonté de mon opposante et de ses copines. Tout ce que je souhaite, c'est qu'elles me fichent la paix une fois pour toutes.

Après que Nicole ait remis les pousses écorchées dans la sacoche de sa grosse ceinture de cuir, nous partons dans des directions différentes sans

nous saluer. L'entente tacite est scellée.

*

Me voilà de retour dans la forêt heureuse et malheureuse en même temps. En ce dernier lundi matin à Kennings, j'en sais trop. Il existe une occasion inespérée, un sursis. Le dilemme dans lequel m'a plongée Nicole, bien innocemment, me torture l'esprit et le cœur. Je n'ai eu que cela dans la tête durant toute la fin de semaine.

À midi, de mon demi-sandwich, je ne peux en ingurgiter qu'une petite bouchée. Un seul désir m'habite. Me retrouver là où Pete sera dépêché. Je dois trouver le moyen de ne pas retourner travailler en ville. Qu'est-ce qui me retient, réellement, d'essayer de m'intégrer au nouveau groupe?

Mon contremaître anglais, je ne l'ai vu nulle part aujourd'hui. C'est la première fois qu'il n'est pas avec nous à la plantation. Plus tard, dans l'autobus, on raconte qu'il a hérité d'une certaine tâche de bureau pressante. Simon sourit quand il s'aperçoit que cette nouvelle me déçoit.

À l'approche du jour où l'on va déterminer qui accédera au prochain projet, autour de moi on en discute ouvertement. Le nombre de candidats est restreint et les revenus potentiels plus qu'intéressants. Nicole ne m'a pas menti. Au lieu d'une pelle, là-bas, on utilise un plantoir à pistolet. Cet outil permet d'accélérer considérablement la mise en terre. Engager moins d'employés, c'est ce qui permet de donner un meilleur salaire aux élus.

*

Faire partie de ce groupe des meilleurs reboiseurs me tente de plus en plus. Même en l'absence de Pete, si cela devait arriver. C'est simple. Ce que j'aimerais serait de passer le reste de l'été dans le bois.

*

Je ne sais pas ce qui me prend. Vouloir laisser de côté toute précaution, cela ne me ressemble pas. Je ne me reconnais plus. Pete n'est toujours pas revenu.

*

Mercredi matin. En me rendant dans le secteur qui m'est attribué, je prends mon courage à deux mains. On dirait que Simon m'y attend. Depuis qu'il est le seul contremaître, ses ordres, il les aboie à distance. Mais aujourd'hui, il me regarde différemment. Il veut me parler. Serait-ce de la gentillesse, quelque chose comme de la clémence, dans ses yeux ? J'en doute. Cet homme ne m'inspire pas du tout confiance.

— Je tenais à te dire. Aucune nouvelle de Pete. Les patrons ont peut-être décidé de le garder à Cochrane pour de bon. C'est bien tant mieux, si tu veux mon avis. De toute façon, ça sert à rien qu'il revienne ici. Je m'arrange très bien sans lui.

L'être le plus désagréable au monde ne connaît pas l'empathie et n'a même pas eu envie d'enfiler des gants blancs. Simon se fait plaisir à me faire du mal.

— Va falloir que tu t'organises toute seule, Émilie Boisclair.

Pour éviter de me mettre à pleurer devant lui, pour lui refuser ce bonheur, je pars. Planter vaut mieux que subir ce tyran blond. Je me dépêche. Il n'y a qu'une chose à comprendre. Tout est fini. Plutôt, rien de ce que j'ai souhaité de toute mon âme n'aura la chance de commencer. Puisque je suis seule à présent, à la sueur sur mon visage se mêlent des larmes silencieuses.

*

Jeudi, quinze heures. Le moment de dévoiler la liste des candidats potentiels en vue du projet de Cochrane a sonné. Pour justifier ses choix, l'unique contremaître toujours en poste annonce d'abord à voix haute les meilleurs résultats. J'ai réussi à atteindre de nouveaux sommets. Totalement et entièrement par moi-même, ma moyenne de cette dernière semaine a grimpé à plus de neuf cents arbres par jour.

Nicole et ses amies sont parvenues à faire admirablement bien elles aussi. Parmi les gagnants, on ne trouve que des candidates ! C'est une première qui, ajoutée au fait que mon nom y figure, tire une grimace à notre supérieur hiérarchique. Pour me venger un peu, je lui décoche un large

sourire. Je le fais disparaître aussitôt qu'il ne regarde plus dans ma direction. Si je le voulais, je pourrais me joindre aux quatre autres planteuses, mais pas Nicole. Nous devons donner notre réponse définitive demain matin.

Tout le long du trajet nous ramenant à La Sarre, j'ai peur que mes ennemies m'engueulent devant tout le monde. À ma grande surprise, c'est le contraire qui se produit. Un silence lourd s'installe et contamine l'habitable d'un bout à l'autre.

Ma bêtise m'apparaît d'un seul coup. Je me lève de mon siège, m'avance dans le milieu de l'allée. Le contremaître le plus désagréable que j'aie connu s'étonne de me voir faire. Il détourne son regard comme si, par la fenêtre sale, quelque chose exigeait toute son attention. Pour ne pas perdre pied, je me retiens aux hauts des banquettes. Après quelques pas, je m'arrête. J'ai besoin de prendre une grande respiration. Devant moi, à l'arrière de l'autobus, le clan des femmes des grévistes continue d'afficher une puissante solidarité envers et contre tout. Elles me dévisagent sans sourciller. Le mieux est d'en finir au plus vite. J'ouvre la bouche avant de changer d'idée. «C'est correct, les filles. Je vous souhaite bonne chance à toutes.» Je ne peux m'empêcher de jeter un dernier coup d'œil du côté de Nicole. La pauvre, qui en endure depuis trop longtemps, rayonne. Nicole, je le constate enfin, est une très jolie personne.

De retour à mon banc, les conversations reprennent et s'intensifient. Bientôt, une belle cacophonie m'enveloppe et m'isole des autres. Pendant un court instant, je me demande si ma décision est sensée. Puis, la réponse ne tarde pas à venir, car je respire mieux.

*

Au beau milieu de la nuit, n'en pouvant plus, je me lève. Je me rends au salon. J'ai pris soin d'apporter quelques feuilles de cartable, un stylo et une enveloppe.

Le besoin de jeter des mots sur papier prend la forme d'une lettre. Une lettre adressée à Pete, le contremaître anglais de l'été de mes vingt ans. «*Hello Pete. I just want to say thank you. For your help. For everything. I learned a lot these past few weeks. First, I learned to do more than I thought I could. Also, I learned how much I like the woods. This work experience will stay with me for*

the rest of my life. I just know it because... well, because this spring for the first time I fell in love. É. Boisclair.»

Voilà. C'est écrit. Je ne me relis pas. Ma main s'est voulue la porte-parole d'une sorte de point final, aussi nécessaire que d'arracher une dent branlante qui risquerait de m'étouffer sinon. La feuille pliée en trois, je l'insère dans l'enveloppe. Le goût de la colle me ramène au temps présent. Je glisse la missive secrète sous mon oreiller, au moment de retourner au lit, le cœur un peu plus léger. Néanmoins, le sommeil continue de me boudier.

Chapitre six

Au matin, j'entends mon père qui me rapporte les prévisions météo. Il parle et parle même s'il voit que je ne l'écoute pas vraiment. Nous vivons notre dernier tête-à-tête de l'été chacun à notre manière. Je suis encore endormie.

Ma courte nuit me rattrape. Une fois dehors, les mots prononcés par papa à propos de la vague de chaleur me reviennent. À mi-parcours, je retire ma veste à carreaux, que j'aurais mieux fait de laisser à la maison.

Un peu avant cinq heures, arrivée dans le stationnement de l'aréna, je m'affaire à ranger mon survêtement dans mon sac avant notre départ. Nicole s'approche de moi. Son sourire accueillant m'intrigue, même si j'en connais la raison. Réflexe d'autodéfense, j'imagine. Elle m'invite à la suivre jusqu'aux deux autos d'où sortent les autres membres du célèbre clan féminin.

Elles se précipitent toutes droit sur moi. Des remerciements fusent. Chacune procède à des présentations officielles des occupants des deux véhicules. Deux maris servent de chauffeurs. Des tout-petits, installés à l'arrière, me saluent, excités, les bras dans les airs. Émue, je leur rends leur sourire tout en leur retournant de légers signes de la main. Mes doutes s'estompent pour de bon.

J'ai fait la paix avec ces femmes fort courageuses en fin de compte. Ne me reste que ma peine secrète de n'avoir pas revu, au moins une dernière fois, mon contremaître anglais.

Dans l'autobus, de la papperasse et des rapports de toutes sortes sont étalés sur le premier banc. En passant tout près, des chiffres me sautent aux

yeux. Je les mémorise. Je me les répète mentalement, au rythme de chacun de mes pas dans l'allée.

*

Ce soir, je ne ressens aucune fatigue. Huit cent soixante-quinze petits arbres mis en terre aisément. Planter est devenu une habitude bien intégrée. Dans le bois, on était bien aujourd'hui. Honnêtement, je n'aurais pu souhaiter plus agréable finale. Par contre, mon dos ne regrettera pas ce moyen de transport le plus inconfortable qui puisse exister.

L'ultime retour se déroule dans une ambiance de joie sincère. Je ris librement avec la jolie bande des femmes d'expériences. Leurs histoires familiales abracadabrantes commencent à me donner envie. Tant de tendresse insoupçonnée, dévoilée aussi naturellement, me plonge dans une autre réflexion, fait basculer mes pensées du côté du fameux nombre débutant par 333. Lorsque je l'ai vu sur cette feuille ce matin au travers des papiers de Simon, y figurait aussi le nom du second contremaître. Je n'ai pas rêvé. Il a quitté la plantation dans des circonstances pas ordinaires.

Je n'en reviens toujours pas. Ce que j'ai eu sous les yeux, le temps d'un clignement, c'est bel et bien un numéro de téléphone. Et l'indicatif local n'a rien à voir avec celui de Cochrane. Celui-là, je n'en ai pas la moindre idée. Mais le 333, c'est celui de La Sarre. Pete n'est donc pas retourné en Ontario. Ce numéro doit servir à le rejoindre en cas de besoin. Avait aussi été annoté « ch. 112 ». Logerait-il au motel à l'entrée sud de la ville? Ce serait tout à fait possible.

*

Une courte recherche dans l'annuaire téléphonique confirme la supposition faite plus tôt. L'émotion de le savoir si près a de quoi ébranler. Quelques minutes de marche, seulement quinze petites minutes nous séparent. Tout ce temps, Pete se trouvait à un pâté de maisons du stationnement de l'aréna. Refrêner mon excitation me fait presque mal. L'occasion inespérée de le revoir m'est offerte sur un plateau d'argent. Impossible de ne pas la saisir. Au pire, je pourrais lui dire au revoir

en personne. Quinze minutes à pied passeront facilement pour une promenade en début de soirée.

Par les grandes vitrines donnant sur la salle à manger, je constate que les soupers sont terminés. Elle est presque déserte. Ma nervosité frôle la peur. Est-il resté à l'intérieur ou est-il sorti se dégoûter dans les rues de la ville? On est vendredi. Il a peut-être quitté La Sarre pour la fin de semaine. Un sentiment de panique force mes jambes à se mettre en action en direction de la chambre 112.

À l'instant où je pousse les portes, la réceptionniste me tourne le dos pour aller dans une salle juste derrière le long comptoir. Vraisemblablement, elle ne m'a pas aperçue. Le corridor se déploie devant moi. Je le franchis d'un pas que je dois retenir à tout prix. Mon attitude doit laisser croire que je retourne à la chambre que j'aurais louée moi-même. Le lieu m'impressionne. J'avance silencieusement sur le tapis moelleux. Les lustres étincellent. La crainte qu'une autre porte ne s'ouvre sur mon passage fait naître une crampe dans mon estomac.

La voilà, la 112. Mon cœur bat à tout rompre. Je m'approche le bras tendu vers l'avant. Mon poing se ferme. Je devrais me poser des milliers de questions, fuir ni vue ni connue. Je ne veux pas penser qu'il trouvera ma démarche idiote, enfantine. Je ne dois pas tout ressasser, me dire qu'au fond, je ne l'ai jamais intéressé. Sinon, il aurait fait les premiers pas. Il n'aurait pas disparu comme il l'a fait. La vérité, c'est qu'il est trop tard pour faire demi-tour. À présent, ne pas savoir est un supplice.

*

Noël se vêt d'une large couverture immaculée. Juste à temps. Les peaux de lièvre tombent avec une légèreté prête à durer des heures. L'échange de cadeaux, tradition familiale oblige, est présidé par mon père. En plus de la boîte renfermant un ensemble de quatre coupes à vin, je reçois sur chaque joue, ses baisers piquants. De frileux bécots, condamnés à la maladresse, puisqu'on les réserve aux circonstances spéciales. Il me serre un peu fort dans ses bras et maintient l'accolade qui me renvoie l'odeur du gin De Kuyper. À mon oreille, papa murmure, la voix légèrement pâteuse : «Ma grande, mon Émilie, une femme moderne avec une belle carrière. Je te souhaite bien du bonheur pour l'année qui vient et un bon mari pour me

donner des petits-enfants!» J'accuse le coup en vitesse. Je ne veux pas qu'il constate mon désarroi. À mon tour, je lui susurre une réplique destinée à mettre un terme à cette mini causerie inoffensive malgré tout. «J'en désire un aussi beau, compréhensif et fort que toi, papa. Il ne s'en fait plus, on dirait bien!» Il en rit avec cœur tandis que, moi, j'en profite et m'esquive en douceur, dès que la remise des présents reprend de plus belle.

Sur le bord du lit de mon ancienne chambre à coucher, je m'assois et dépose mon herbier ondulé un peu jauni sur mes genoux. Tous ces mois, il est resté bien caché au fond d'une des boîtes rangées dans la garde-robe. Très délicatement et avec un peu de fébrilité, j'en tire une enveloppe blanche, toujours cachetée. Je la regarde. Je ne fais que cela. Je me contente des souvenirs qu'elle évoque, le plus longtemps possible, avant qu'on ne se rende compte de mon absence des festivités.

Il avait ouvert. Il m'avait souri. Mais rapidement, son visage était devenu inquiet. À distance, une voix de femme avait demandé :

— *Who is it honey?*

— *Don't worry. It's for me. It's about the job.*

Pete était beau, habillé proprement. Ses yeux noirs ne m'avaient pas quittée. Ils tenaient à ce que je reste accrochée à eux, le temps qu'il sorte dans le corridor et referme avec précaution la porte derrière lui. Sans dire un mot, je respirais à peine. Je l'avais suivi. Il m'avait emmenée jusqu'à un petit salon, en retrait, à l'extrémité du couloir. Nous étions restés debout.

Elle, je ne l'avais pas vue. Sa voix m'avait semblé agréable, douce. Elle devait être jolie, madame McKnight.

Sa femme était venue le rejoindre, en visite-surprise avec leur tout petit bébé. Il était né en juin. La suite de ses explications m'avait échappé. Mes pensées restaient coincées à ces deux réalités. Elles ne m'avaient jamais traversé l'esprit. Quelle innocente j'avais été! Le beau contremaître était marié et avait, depuis quelques jours, un enfant. Il avait peut-être précisé qu'elle était en train de l'allaiter. Ses révélations n'avaient pas eu le pouvoir de me faire cesser de l'aimer sur-le-champ.

J'avais été incapable de lui répondre, de lui parler. Il s'était donc tu. Nous étions demeurés attentifs à l'éloquence de nos regards, soudés l'un à l'autre

sans effort.

Au bout d'un long moment, rien de plus ne restait à comprendre. Ce qui avait germé entre nous, en forêt, à Kennings, n'avait aucune chance de survivre autrement, ailleurs.

Ses yeux avaient rougi, les rendant tout à fait intenable. Je m'étais éloignée de quelques pas avant de me retourner pour de bon.

*Achévé à
Rouyn-Noranda, Québec, Canada
février 2010*

